

ETC



Qui veut faire l'ange n'a qu'à faire la fête

Sylvie Laliberté, *Ça va bien merci*, Galerie Christiane Chassay, Montréal. Ou 9 octobre au 6 novembre 1999

Jean-Pierre Latour

Number 49, March–April–May 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35824ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

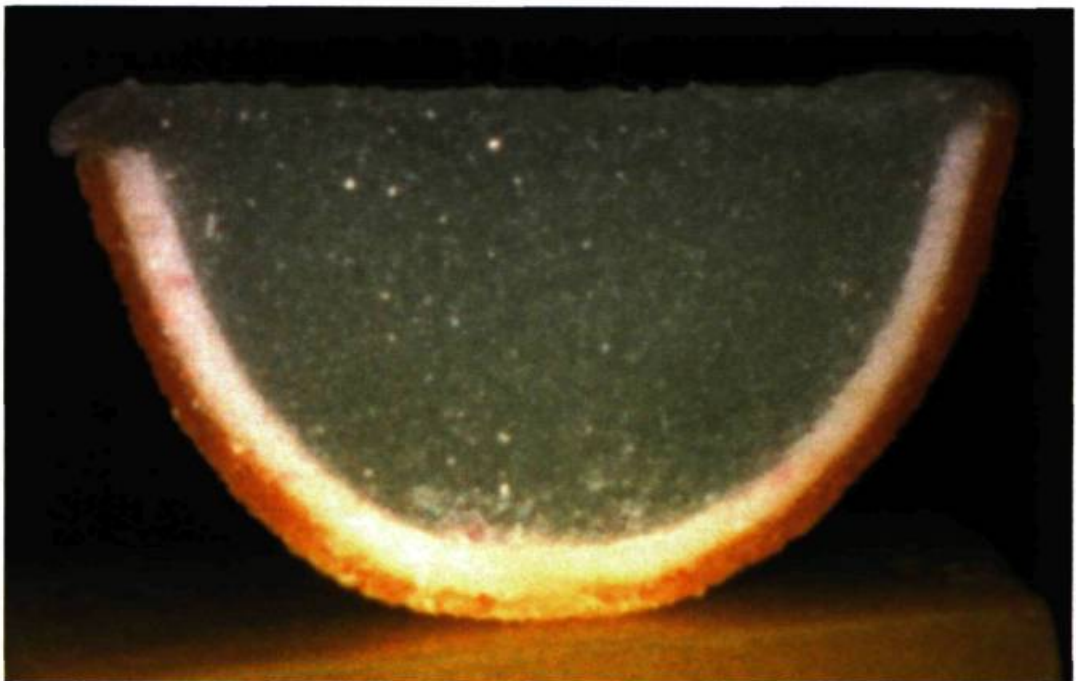
[Explore this journal](#)

Cite this review

Latour, J.-P. (2000). Review of [Qui veut faire l'ange n'a qu'à faire la fête / Sylvie Laliberté, *Ça va bien merci*, Galerie Christiane Chassay, Montréal. Ou 9 octobre au 6 novembre 1999]. *ETC*, (49), 32–39.



Sylvie Laliberté, *Mur fleuri*, 1999. Photographie numérisée, impression couleur sur papier photographique, 1/5. Galerie Christiane Chassay, Montréal. 2@@@

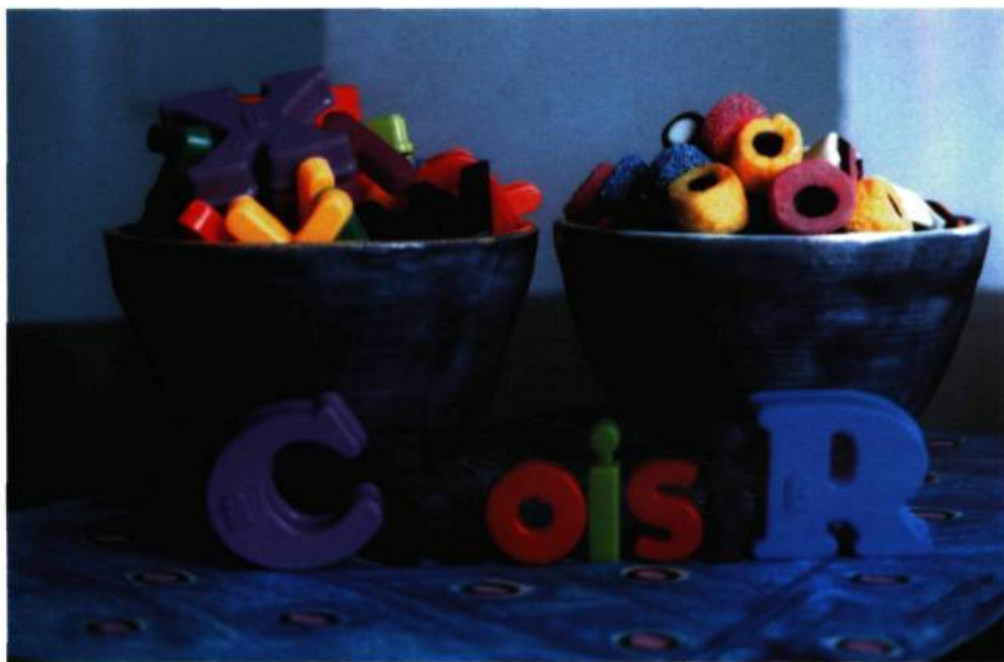


Sylvie Laliberté, *Sourire citron*, 1999. Photographie numérisée, impression couleur sur papier photographique, 1/5. Galerie Christiane Chassay, Montréal.

MONTRÉAL

QUI VEUT FAIRE L'ANGE N'A QU'À FAIRE LA FÊTE

Sylvie Laliberté, *Ça va bien merci*, Galerie Christiane Chassay, Montréal.
Du 9 octobre au 6 novembre 1999



Sylvie Laliberté, *Choisir*, 1999. Photographie numérisée, impression couleur sur papier photographique, 1/5. Galerie Christiane Chassay, Montréal.

« Deux menhirs de pains d'épice se dressent sur la glace d'un étang près d'une paire de patins patinés par le temps [...] Au loin de merveilleux petits paysages peints avec une véhémence minutie disent l'exubérante indifférence des eaux des arbres et des fruits. »

Jacques Prévert, *Fatras*

L'humour peut être agressif, persifleur, sournois, cinglant ou brutalement cruel. Il peut être glacial aussi. Ou noir : c'est le rire sceptique¹. Il peut même devenir si noir qu'on ne le voit@@ plus du tout. Tellement l'ombre le mange. En fait, l'humour repose sur un jeu d'humeurs dont le registre s'épuise à perte de vue. Mais si par bonheur l'humeur qui le porte est belle, jusqu'à la bonne humeur, alors l'humour devient vif, souple et d'une fraîcheur tonifiante. C'est exactement de cette sorte d'humour dont il sera question. Celui de Sylvie Laliberté.

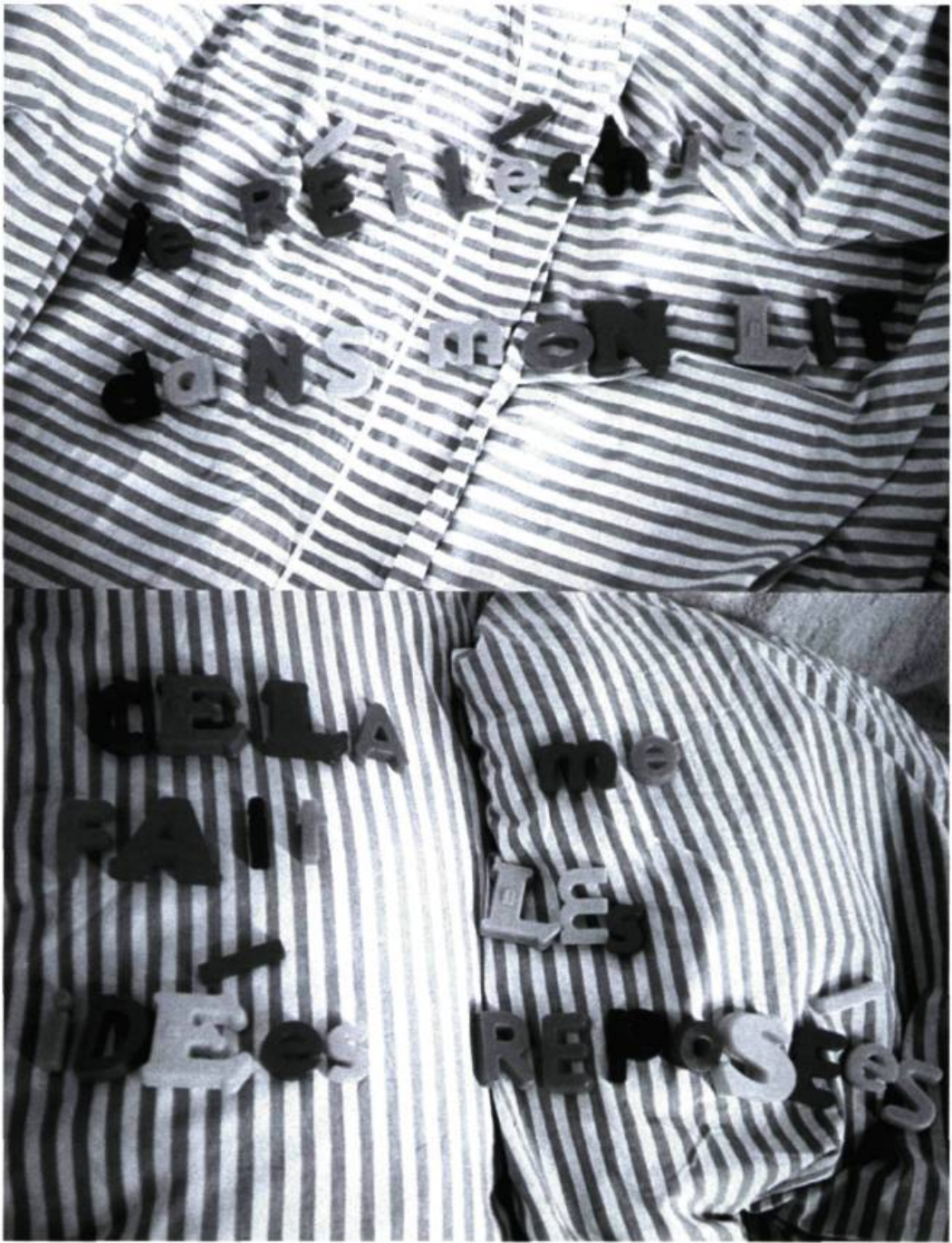
L'artiste présentait l'automne dernier, à la Galerie Christiane Chassay, une exposition intitulée *Ça va bien merci*. Question de donner de ses nouvelles, selon l'annonce de la formule lisse et polie. Mais c'est en fait un ensemble de quatorze exercices voués à l'assouplissement des raideurs cérébrales qu'elle présente. Loin de la carica-

ture, mariant l'image et le mot, c'est dans l'odeur des bonbons qu'ont été réalisées de malicieuses petites machines colorées, conçues, dirait-on de prime abord, à seule fin de faire éclore des sourires.

C'est en effet principalement avec des bonbons de toutes formes, substances, textures et couleurs, et des gaufrettes, roses à souhait de surcroît, avec des lettres rondes multicolores et d'autres menus accessoires, qu'elle a composé des constructions ludiques, pour ensuite les photographier puis les numériser et les terminer sur ordinateur.

Dans plusieurs de ces images, le résultat a l'attrait fatal des vitrines et des grands boccas qui ont fait nos bonheurs d'enfant. Rien à voir avec la confiserie fine et de luxe, où la gourmandise revêt des habits de bon ton, sobres et distingués. Ici, la couleur bouffonne et éclate avec joie, comme des bouchées sucrées qui explosent en bouche. Même les lettres, par leurs formes et leurs couleurs, parlent dans certaines images selon la logique papillaire des friandises. Le plaisir est double : la saveur des mots et des phrases se charge de parfums fruités.

Les accessoires d'accrochage obéissent à la même règle enjouée : des boutons de porte en plastique luisant et multicolore, pareils à des jujubes gargantuesques, retien-



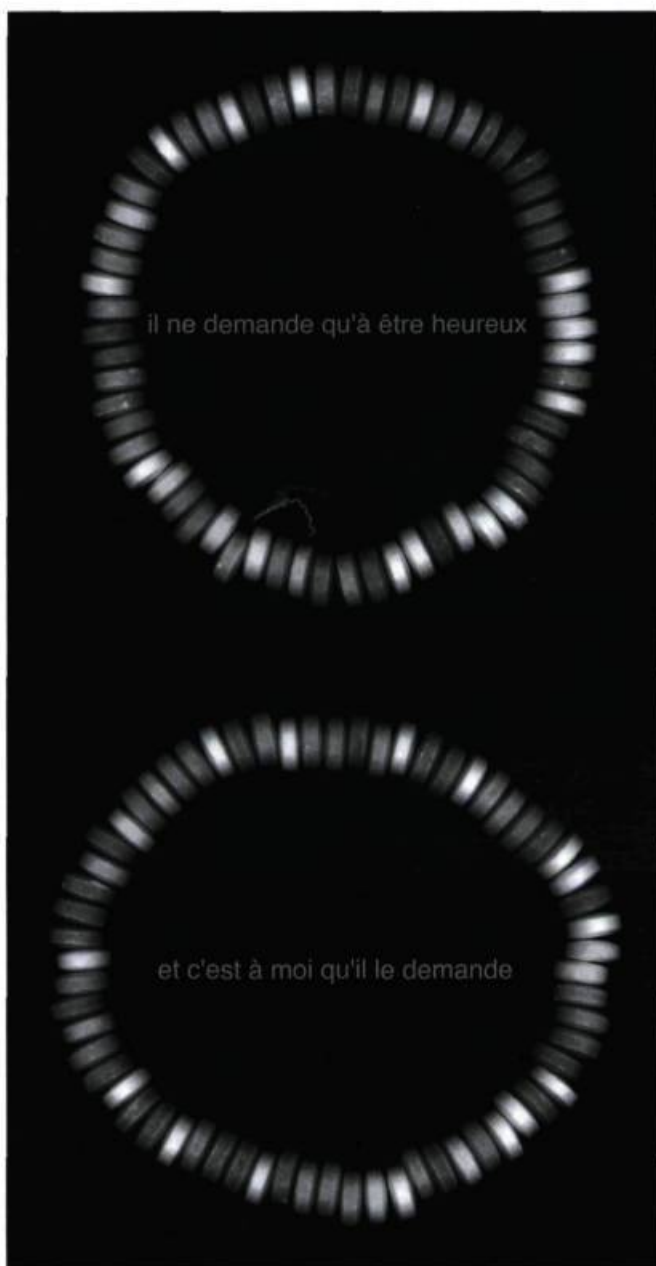
Sylvie Laliberté, *Je réfléchis dans mon lit cela me fait les idées reposées*, 1999.
 Photographie numérisée, impression couleur sur papier photographique; 160 x 90 cm, 1/5. Galerie Christiane Chassay, Montréal.

nent au mur les images. Bref, il y a un constant appel de la main et de la bouche, pour toucher et prendre, parler et goûter. Comme si le sens des mots devait s'entendre dans le doux suçotement des pastilles ou bien à travers la mastication vigoureuse des pâtes sucrées.

À première vue, on pourrait croire qu'il s'agit d'affiches publicitaires. La conjonction de l'image photographique et de la composition typographique crée cette impression². La manière de faire l'image aussi : une facture *styliste* s'en dégage. Mais la lecture des mots corrige vite cette impression; la corrige, la réoriente mais ne l'efface pas. Car il y a à l'œuvre un langage visuel emprunté à l'image publicitaire, ou encore au stylisme des magazines,

mais le jeu vaut et allume une autre chandelle, sans pour autant dénigrer ni moucher la première.

Il y a cette image, par exemple, où sont visibles deux joyeux colliers de bonbons acidulés. La composition est simple, *très design* : deux ronds arc-en-ciel, deux cercles chromatiques dont l'éclat est soutenu par un fond noir dense. Une phrase en deux segments, un pour chaque collier, s'y lit : « Il ne demande qu'à être heureux/et c'est à moi qu'il le demande ». Alors, la joaillerie bonbonnière³ culbute dans un autre registre. La phrase transforme une demande à caractère absolument général, qui se dirige (avec regret ou bonheur ?) vers une adresse toute personnelle. Comme une phrase lancée le regard ailleurs, et puis



Sylvie Laliberté, *Il ne demande qu'à être heureux et c'est à moi qu'il le demande*, 1999.
Photographie numérisée, impression couleur sur papier photographique; 160 x 90 cm, 1/5. Galerie Christiane Chassay, Montréal.

les yeux qui reviennent par hasard se poser en coin sur d'autres yeux. La formule est ainsi défaite et montre la vacuité qu'elle s'empresse de combler.

Une autre œuvre est à rapprocher de celle-ci pour sa structure dualiste et oscillante. On y voit deux bols; un premier, débordant de lettres rondes de couleur; l'autre est rempli de bonbons. Devant eux, parade un verbe à l'infinifinitif : « Choisir ». Par la magie du contexte iconique, l'infinifinitif prend valeur d'impératif. Mais s'agit-il de choisir entre lettres et bonbons, si semblables dans ces contenants identiques ? De savoir choisir ses mots avant d'ouvrir la bouche comme on choisit son bonbon ? Le fait de réunir le verbe « choisir » et l'objet bonbon remue à lui seul des

souvenirs lointains et toujours très vivaces. On s'y voit encore l'index au menton, hésitant, profondément absorbé. Car la scène représentée évoque toute la concentration nécessaire au rude apprentissage du choix, de l'élection nécessaire, devant l'infinie variété des bonheurs sucrés. Car apprendre à choisir, au commencement de la vie, c'est apprendre à choisir ses bonbons. Et la matière est sérieuse. D'autres candidats viendront bientôt. Mais ce sera pour plus tard.

Il y a aussi, parmi les quatorze exercices de décontraction, quelques pirouettes à saveur nettement morale. Dans l'une d'elles, l'icône et le texte sont totalement dissociés. On y voit un charmant muret de gaufrettes



roses, surmonté de quelques fleurs jaunes. Une phrase pâle, littéralement et métaphoriquement pâle, traverse la partie supérieure de l'image et murmure en second plan : « Je devrais être courageuse mais je déteste le courage ». Le goût de la vertu se trouve mis en déroute par la prévalence d'un dégoût. Voilà bien une percutante leçon sur les remarquables vertus thérapeutiques de la parole; le tourment est éteint avant de s'étendre par le truchement d'un courageux réaménagement langagier.

Toujours dans l'étourdissant chapitre du conflit entre le vice et la vertu, il y a aussi cette scène épique où, sur un lit habillé de rayures bleues et blanches, des lettres reposent : « Chut ! Infatigable dormeuse ». L'intrus est rappelé à l'ordre. La solution est lumineuse, le censeur doit

reculer. À noter, au passage, la justesse du style où l'inversion de l'ordre habituel du qualificatif et du substantif met l'accent là où il faut.

Pour ce qui est du travail, disons de l'occupation des jours, une nette préférence pour la fraîche simplicité s'affirme. On y lit (toujours en lettres polychromes) : « Je sens bon ». Mais le titre révèle ce que tait l'image, par pudeur ou par prudence : « Je sens bon c'est ce que je fais aujourd'hui ».

Leçon de politesse et d'aménagement intérieur, il y a aussi ce salon pimpant, avec causeuse en gaufrettes roses et couvre-sol de la même farine, entourés d'un mobilier d'appoint en dés de sucreries variées. « Je vous en prie faites comme chez moi », dit le texte. C'est exactement la



Sylvie Laliberté, *Je sens bon...*, 1999. Photographie numérisée, impression couleur sur papier photographique; 58, 5 x 93 cm, 1/5. Galerie Christiane Chassay, Montréal.

formule qui convient pour stupéfier le visiteur. L'invitante formule de politesse se mue en prévention, en conseil, en recommandation. Faire comme chez soi chez elle, ou comme chez elle chez soi ? On ne sait trop. Comme disait Aragon pour autre chose : « Tout est affaire de décor... ». Il y a les manières et le décor. Inutile de *choisir*.

Ailleurs, dans un décor aux évocations urbaines, construit de matériaux virtuellement comestibles, s'énonce dans le même souffle un conseil purement pratique de nature psychoquotidienne, une pratique leçon de réalisme : « Les jours où vous vous sentez invincibles, regardez bien avant de traverser la rue ». La précieuse recommandation qui a guidé nos premiers pas hardis dans la vie reprend du service.

Deux images sont sans texte. Ce sont des *sourires* faits d'une gelée ensoleillée en forme de quartier d'agrumes givrés de sucre. Il y a deux sourires compagnons, réunis comme un pur échange au beau milieu de l'accrochage. Ensuite, un sourire célibataire, près de la porte d'entrée, qu'on remarque et retient surtout en sortant. Aucun mot⁴ n'est employé dans l'image. Rien d'autre à voir qu'une pleine mesure de contentement.

J'ai évité jusqu'ici d'apporter à cette pratique une perspective historique, de mentionner les rapports souvent difficiles entre le rire et l'art, d'évoquer les antécédents ubuesques et dadaïstes, de retracer l'émancipation du rire et de l'humour dans l'art moderne jusqu'à l'art contemporain. Il aurait fallu alors discuter aussi du rôle de Baude-



j'admire les gens qui vivent leur vie



Sylvie Laliberté, *Le début du bonheur*, 1999. Galerie Christiane Chassay, Montréal.

laire⁵ et de celui de Freud⁶ dans la nouvelle compréhension de l'humour et du rire. Rappelons également que, dans *Les guerriers postmodernes*⁷, René Payant avait déjà souligné la qualité des prestations de Sylvie Laliberté, en tant que performeuse, et l'effet critique de son humour. Ce n'est pas que de telles discussions auraient été impertinentes, bien au contraire, mais plutôt inopportunes. Il y a eu un indéniable effet de l'œuvre sur le texte qui répugnait à laisser la rigueur historique étouffer le plaisir du critique, et surtout avaler tout l'espace.

Le rire est un travail⁸ délicat d'intelligence⁹. Et comme « trois ou quatre gouttes de hauteur n'ont rien à voir avec la barbarie », selon les mots de Marcel Duchamp, l'humour de Sylvie Laliberté n'a rien à voir avec la raillerie. Il relève plutôt de l'instinct du jeu, d'un jeu espiègle et désarmant¹⁰.

JEAN-PIERRE LATOUR

NOTES

¹ Comme certaines expressions du rire dadaïste, notamment.

² Cette facture est sans nul doute redevable au procédé numérique de production de

l'image. L'ordinateur est devenu l'instrument usuel du designer graphique. Non seulement l'artiste emprunte un outil mais aussi un certain style qui accompagne l'outillage et, dans une possible mesure, en résulte.

³ Cette image n'est pas sans rappeler *Bonbons bijoux* (1996), le titre d'une vidéo pas si lointaine de l'artiste.

⁴ Il y a une troisième pièce où le mot sourire apparaît entouré de ces mêmes bouchées qui en épousent la forme.

⁵ Charles Baudelaire, *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques* dans les *Écrits sur l'art*, tome 1, Paris, Le Livre de Poche, 1971.

⁶ Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905) et *L'humour* (1928).

⁷ René Payant, *Vedute, Les guerriers postmodernes*, Éditions TROIS, Laval, 1987, p. 352-363. C'est dans le contexte de la critique féministe que l'auteur reproduit, sans le commenter spécifiquement, le texte de la performance de Sylvie Laliberté *La femme est un cadeau*.

⁸ Pour la notion de « travail du rire » (empruntée à celle de « travail du deuil » chez Freud), voir Hanne Bergius, *Le rire de Dada*, dans *Moderne, modernité, modernisme*, Paris, Les Cahiers du Musée national d'art moderne, Centre Georges-Pompidou, nos 19-20, juin 1987, p. 74-93.

⁹ Dans les deux sens du mot : compréhension et communication.

¹⁰ C'est à Gaston St-Pierre que j'emprunte le mot « désarmant », qui qualifie avec une belle justesse l'humour singulier de cette artiste.